

manifestât aucun sentiment violent sur son visage, Gervaise fut frappée de son air sérieux.

—Qu'as-tu vu ? Je croyais que tu ne reviendrais plus. Tu m'as fait une peur !...

Elle dit tout cela avec une grande volubilité qui accusait le trouble de son esprit et le concours d'idées et de sentiments qui s'y heurtaient.

—Je crois que nous devons être rassurés, répondit le jeune homme. Ce ne sont pas des soldats.

—Qu'est-ce donc ? fit Gervaise intriguée.

—Une bande de paysans armés, commandés par un prêtre.

—C'est étrange !

—En effet.

—Mais que font-ils dans cette forêt ?

—Ils viennent de s'arrêter tout près d'ici dans une clairière, où ils ont l'air d'établir un campement.

—Et ils sont armés ?

—Oui, mais d'une façon bizarre. La plupart ont des pieux dont la pointe noircie paraît avoir été durcie au feu ; d'autres ont des marteaux de forgeron, des barres de fer ; quelques-uns agitent fièrement des piques, des hallebardes ; enfin deux ou trois seulement ont des mousquets ; je crois même que l'un d'eux a une vieille arquebuse.

—Mais l'aspect de ces gens-là ? demanda Gervaise qui ne paraissait pas très rassurée.

—Résolu et farouche.

—C'est peut-être une bande de voleurs.

—Bah ! commandée par un prêtre ?

—C'est peut-être un déguisement.

—Eh bien ! quand bien même ce serait des voleurs, qu'est-ce qu'ils nous prendraient ?

—Tu crois donc que je... que nous n'avons rien à perdre, fit Gervaise en rougissant et en se rappelant l'odieuse attentat auquel elle venait d'échapper.

—Malheur à qui oserait t'approcher ! fit le grand Louis ; mais nous nous alarmons à tort. Ces gens-là, malgré leur air sombre, n'ont pas cette mine patibulaire des coupeurs de route et des malandrins. Leur chef a une belle tête, fière et douce ; sa voix est pénétrante ; et il n'a pas dans les ordres qu'il donne ces expressions grossières qui distinguent le langage des capitaines de brigands.

—Que crois-tu alors ?

—Je crois que ce sont des paysans qui, révoltés de l'horrible oppression qui pèse sur nous, se sont mis en bande pour résister à la gabelle.

—Ce sont des amis alors ?

—Je l'espère ; je m'en serais assuré en restant près d'eux plus longtemps aux écoutes, mais j'ai craint de te faire trop attendre.

—Eh bien ! retournons tous les deux vers l'endroit où tu t'étais embusqué et nous observerons ces étrangers.

—Alors, silence et suis-moi ; je vais t'ouvrir le chemin.

Le grand Louis et Gervaise se coulèrent sans bruit à travers les fourrés.

Ils ne disaient pas une parole. écartant avec mille précautions les branches entrelacées, les bas rameaux

des arbres, dénouant avec patience l'inextricable réseau des plantes sarmenteuses qui obstruaient le passage, s'arrêtant effarés au moindre bruit, puis souriant, en s'apercevant qu'ils avaient fait lever un lièvre ou partir quelque gibier à plume.

Soudain, ils tressautèrent.

Un coup de fusil venait de retentir à cinquante pas derrière eux.

Notre couple s'arrêta, frappé de stupeur. Gervaise était toute pâle ; Louis, malgré son grand courage, fronça le sourcil et s'approcha de son amie comme pour la protéger.

—N'aie pas peur, dit-il à la jeune fille.

Et, regardant autour de lui, il aperçut un jeune balleau à portée de sa main.

D'un effort puissant, il cassa l'arbre à ras de terre et s'en fit une arme redoutable.

Le bruit de la détonation avait mis en émoi le camp installé dans la clairière, et un grand tumulte y régnait.

—Nous voilà entre deux ennemis ! fit Gervaise avec effroi.

—Peut-être ; il ne faut pas voir du danger partout.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il retint un éclat de rire.

En effet, un violent froissement de feuilles et de branches s'était produit, un animal bondissant avait passé près d'eux et était allé tomber expirant à quelques toises.

C'était un chevreuil blessé à mort.

—C'est un chasseur ! ne put s'empêcher de s'écrier le grand Louis.

Bientôt un homme, suivant le gibier à la piste, arriva près de notre couple fort perplexé, quoiqu'un peu rassuré.

—M. Du Cantel ! s'écria Gervaise.

—Vous ici ! fit avec étonnement le nouveau venu en rencontrant, là, subitement, au milieu des bois, en compagnie de Louis Bergerat, Gervaise qu'il avait envoyée chercher des vivres à Rouen.

—Plus bas ! recommanda le grand Louis en désignant de la main à Du Cantel, la clairière voisine. Je vous raconterai les aventures de Gervaise ; mais, en attendant, de la prudence ! Il y a là une bande armée que votre coup de feu a mise en éveil.

—Des soldats ! demanda le héros de Malaunay en fronçant le sourcil.

—Non, des paysans.

—Des amis alors ?

—Je ne sais.

—Il faut s'en assurer.

Et, faisant quelques pas vers la clairière, il écarta les rameaux qui lui en cachaient la vue.

Il n'eut pas le temps de pousser un cri ni de faire un mouvement que deux mousquets s'appuyaient sur sa poitrine, et en même temps une voix rude lui disait :

—Rendez-vous, ou vous êtes mort !

Au même instant dix paysans se jetèrent sur lui et le saisirent par tous les membres, de façon à rendre toute résistance impossible.